FRr. 9. 13091

TROISIÉME DISCOURS

SUR LA LIBERTÉ FRANÇOISE,

PRONONCÉ LE DIMANCHE 27 SEPTEMBRE 1789,

Dans l'Égliſe de Notre-Dame, pour la Bénédiction générale de tous les Drapeaux de la Garde Nationale-Pariſienne, M. l'Archevêque de Paris, Officiant.

EN préſence de M. BAILLY, Maire; de M. DE LA FAYETTE, Commandant-Général; de MM. les Députés de Paris, à l'Aſſemblée-Nationale; de MM. les Repréſentans de la Commune, & de MM. les Députés de tous les Diſtricts de Paris.

PAR M. l'Abbé FAUCHET, l'un des Repréſentans de la Commune, & l'un des Membres du Comité de Police de l'Hôtel-de-Ville, Prédicateur Ordinaire du Roi, Vicaire-Général de Bourges, Abbé Commendataire de Montfort.

A PARIS,

Chez { BAILLY, rue Saint-Honoré, Barriere-des-Sergens;
DESENNE l'aîné, au Palais-Royal;
LOTTIN *de S.-Germain*, rue S.-André-des-Arcs;
CUSSAC, au Palais-Royal;
Le Portier de la Communauté de S.-Roch.

M. DCC. LXXXIX.

THE NEWBERRY LIBRARY

TROISIEME DISCOURS

SUR LA LIBERTÉ FRANÇOISE,

Prononcé, le Dimanche 27 Septembre 1789, dans l'Egliſe de Notre-Dame, pour la Bénédiction générale de tous les Drapeaux de la Garde-Nationale-Parisienne, M. l'Archevêque de Paris, Officiant.

In tempore illo deferetur munus Domino exercituum à Populo divulſo & dilacerato, à Populo terribili poſt quem non fuit alius, à gente expectante, expectante & conculcatâ, cujus diripuerunt flumina terram ejus; ad locum Domini exercituum, Montem Sion.

En ce temps, un grand hommage ſera rendu au Dieu des Armées, par un Peuple juſqu'alors diviſé & déchiré; par un Peuple devenu terrible, & auquel aucun autre ne pourra jamais être comparable : Cette Nation qui avoit attendu la Juſtice, & qui, dans ſa longue attente, avoit toujours été foulée aux pieds par ſes ennemis qui poſſédoient ſa Terre, comme les Fleuves qui la dévorent, ſe réunira dans le lieu où eſt invoqué le Dieu des Armées; elle viendra triomphante à la Montagne de Sion.

Iſaïe, chap. XVIII. v. 7.

MONSIEUR LE MAIRE ET MESSIEURS,

IL EST VÉRIFIÉ pour nous avec plus d'éclat qu'il ne l'avoit été pour l'ancien Peuple, cet

Oracle, où le Prophète, qui peint à grands traits les révolutions futures du Genre-Humain, retrace si vivement l'état de la France. Divisions entre les Classes qui opprimoient & celles qui souffroient l'oppression : Longue patience du Peuple à supporter l'injustice des possesseurs de la Terre qu'ils auroient du féconder comme des fleuves bienfaisants, & qu'ils dévoroient : Attente d'un meilleur sort toujours trompée : Vexations toujours nouvelles : Réveil terrible de ce Peuple qui s'éléve tout-à-coup au-dessus des premières Nations de l'Univers : Son triomphe, son hommage au Dieu des Armées ; sa réunion dans le lieu saint, & toute la majestueuse solemnité de ce grand jour ; de la hauteur de son génie, placé par l'Esprit-Saint au-dessus des temps, Isaïe a vu ces événemens dans l'éloignement des siécles. Nous les voyons réalisés à nos yeux ; nous y participons tous ; notre reconnoissance envers l'Arbitre des destinées doit être immortelle. Aidés de sa main toute-puissante, nous allons poser sur la Justice les fondemens durables de la prospérité de cet Empire, auquel aucun autre ne pourra jamais être comparé. *Deferetur munus Domino exercituum .... à Populo terribili post quem non fuit alius.* Plus de classes qui nous divisent ; nous sommes tous des frères : plus d'oppressions ; l'autorité n'appartient qu'à la Loi : plus d'attente

de la révolution ; elle eſt faite : la terreur, elle eſt ſur nos ennemis : la force, elle eſt à nous : le Peuple vainqueur, le voilà : l'offrande au Dieu des Armées, elle remplit ce Temple : les nombreux Etendards de la Liberté s'inclinent devant le Sanctuaire : les Guerriers de la Patrie proclament le Serment ſolemnel : cette Commune immenſe eſt réunie comme une ſeule famille : la France ſe proſterne devant la Religion ; la Religion embraſſe la France : les Bénédictions de la Nation libre s'élévent, comme d'un ſeul cœur & d'une ſeule âme, vers le Ciel ; les Bénédictions du Ciel deſcendent ſur la Nation libre, comme ſur ſon plus digne ouvrage ; ce Sage qui préſidé à l'ordre, au nom de la Loi : Ce Héros qui commande les forces, au nom de la Loi : Ce Pontife qui, au nom du Dieu de la Loi : bénit les Chefs de la Loi, les Etendards de la Loi, les Guerriers de la Loi, les Citoyens de la Loi, tout eſt en hommage au Très-Haut : toute la liberté Françoiſe, cette grande & magnifique création de la Providence, chante & invoque ſon Créateur. Un ſi beau ſpectacle ſurpaſſe les expreſſions du ſentiment, les tranſports de l'admiration, les élans de l'amour. Dieu du Genre-Humain ! avec quelle unanime ardeur nous vous adorons comme le Dieu des François ! vos bienfaits ſont gratuits ; conſommez votre œuvre ;

rendez nous dignes de notre bonheur. Frères, nous le goûtons avec raviſſement ; mais nous le connoiſſons à peine : nous eſpérons qu'il ne fera qu'augmenter ; mais les meſures de la ſageſſe peuvent ſeules l'aggrandir encore & le rendre ſtable à jamais. Comptons, ſous les yeux de Dieu, devant l'Autel de l'Alliance, dans cette grande réunion fraternelle, & toutes nos forces & toutes nos eſpérances. Nos forces ſont toutes puiſſantes pour aſſurer à jamais notre liberté, ſi nous attirons les graces du ciel par le bon uſage que nous en ſaurons faire : nos eſpérances ſont infaillibles pour conſommer notre bonheur, ſi nous nous concilions la faveur du ciel, par les bonnes mœurs qui peuvent ſeules les réaliſer. Nous pouvons tout pour la perfection de la liberté Françoiſe, en dirigeant nos forces avec ſageſſe : nous ferons tout pour le bonheur des François, en appuyant nos eſpérances ſur la baſe des mœurs.

Eſprit Créateur des idées vraies & des ſentimens juſtes, donnez-moi les paroles de la Vertu, j'aurai l'éloquence de la Liberté.

PREMIERE PARTIE.

UNE Nation eſt pleinement libre, quand elle a par elle-même des forces ſurabondantes pour empêcher au dehors toute invaſion des Ennemis, au dedans toute oppreſſion des Citoyens, & qu'elle ſait uſer de ſes forces. François, nous avons ces forces invincibles, & nous ſaurons les diriger. Nous les avons : deux millions de Gardes-Nationales ſont armées d'une extrémité de la France à l'autre. Les Puiſſances de l'Europe entière s'ébranleroient contre nous; tous les Empires ſe rouleroient ſur nos frontières, qu'ils échoueroient comme des vaiſſeaux pouſſés par la furie des vents devant une enceinte d'inébranlables rochers. Ce n'eſt point ſur la multitude des Soldats, c'eſt ſur le calcul des courages que poſe notre Liberté. Vingt millions d'eſclaves en armes peuvent être facilement vaincus : vingt mille Guerriers-Citoyens ſont invincibles. Jamais une Nation libre n'a été domptée, jamais. Il faut que la Liberté périſſe dans le ſein d'un Etat, avant qu'aucun Potentat de l'Univers puiſſe en violer la puiſſance. J'ai parlé de calculer nos courages; ils ſont incalculables. Nos inſenſés ennemis n'en ont pas l'idée, malgré l'expérience terrible qu'ils en ont faite dès le premier jour. « Des Soldats nouveaux, » diſent-ils, des Bourgeois timides, un ramas

» de Populace; point d'exercice, point de tacti-
» que, point de discipline; nulle prévoyance,
» nul ordre, nulle science des batailles : en-
» tendons nous, fondons sur eux, & un joug
» plus pesant que celui qu'ils ont brisé tombera
» sur leurs têtes ». Réponse, réponse à leur insolent mépris, « la Liberté ». Ils étoient nouveaux là plupart, ces Soldats qui ont pris en un jour, en une heure, le Boulevard du Despotisme, qui avoit affronté les siécles. Etoient-ils timides, ces Bourgeois transformés, dans une minute, en grands Citoyens, devant lesquels ont fui, ont disparu les vieilles Armées de l'Aristocratie? Tyrans fugitifs ou cachés, il n'y a plus en France de Populace que celle dont vous êtes, par votre or, les infâmes corrupteurs : elle disparoitra bientôt avec vous & avec vos crimes; ou elle se fondra elle-même dans le Peuple François, à la chaleur divine de la Liberté. L'ordre, nous l'aurons; il naît de la liberté même : la prévoyance; mais croyez-vous donc avoir emporté avec vous le génie du Royaume? Etiez-vous les Sages de la Nation? Aviez-vous seulement l'idée de la sagesse, & une étincelle de cette intelligence qui combine les événemens, vous qui avez été si facilement anéantis dans vos projets? Comme l'orgueil est stupide! comme il se pousse toujours par un instinct d'absurdité dans toutes les frénésies

de la préſomption, pour tomber dans les derniers & inévitables excès de la ruine! Un Peuple eſt libre, ce Peuple eſt le Peuple François; & l'on pourroit entamer ſa puiſſance? Raſſemblez-vous, Nations ennemies, & ſoyez vaincues! prenez des forces, ſoyez vaincues : redoublez vos efforts, ſoyez vaincues. C'eſt pour un Peuple libre, qu'Iſaïe préſageoit ces Victoires; la Liberté nous les aſſure.

L'ancienne Grèce n'avoit pas l'étendue & la population de deux de nos provinces, & il y avoit cent Etats preſqu'indépendans les uns des autres dans ſon ſein. Le grand Roi les menace de les écraſer de tout le poids de l'Aſie. Dix-ſept-cent mille hommes ne les épouvantoit pas; les innombrables armées d'Eſclaves commandées par les premiers Eſclaves du Tyran périſſent devant une poignée d'hommes libres, que la cauſe de la Patrie avoit ramaſſés près les uns des autres, ſous le commandement d'un Héros librement élu, non pas pour combattre, mais pour vaincre; car c'eſt le ſort de la Liberté. Si Athènes & Lacédémone, ſi Thèbes & Corinthe avoient été liées par un nœud indiſſoluble, les ſiècles auroient coulé avec reſpect devant leur Liberté toujours vierge, & le monde vieilli les verroit libres encore comme dans leur jeuneſſe. Imaginez donc le ſort d'un Empire, où ſoixante Provinces

qui se touchent de la Méditérannée à l'Océan, d'une enceinte de montagnes, à une enceinte de forteresses, ne sont pas seulement unies par une simple confédération, mais s'embrassent étroitement, s'identifient, forment un seul Etat sous la même Loi, sous le même Chef, dans la même Liberté. Si les établissemens de la terre pouvoient avoir des destinées éternelles, l'éternité s'appuyeroit sur la liberté françoise.

Loin de nous, frères, & dans tous les temps, l'idée des Conquêtes : elles sont toujours injustes & infailliblement funestes. Elles ont perdu toutes les Libertés en rappellant toutes les Aristocraties & tous les Despotismes. Nous sommes assez grands. Ne répandons pas la France au loin; ne la versons pas dans l'Univers. Qu'elle reste libre dans ses limites; sa gloire montera jusqu'aux Cieux; le spectacle de son bonheur excitera l'émulation de tous les Peuples, & sa féliciré commandera par un invincible attrait celle du Genre-humain. Perspective sublime & remplie de délices ! Dans l'étendue des siècles & dans les plans de la Société, une combinaison de Liberté, pour un vaste & puissant Empire, n'avoit pas encore été faite. Tout un Peuple immense, représenté toujours par des Sages, choisi par lui-même pour faire des loix qu'il approuve : un Roi Patriote, un vrai Monarque qui n'a pas la charge des

loix, qui n'en a que l'exécution ſuprême : chaque Citoyen, Membre de la Souveraineté pour concourir à la Légiſlation ; un ſeul chef de la ſouveraineté pour faire exécuter ce que la légiſlation commande : & cela dans la France, dans la contrée qui réunit le plus les vraies richeſſes de la Nature, ſous un ciel heureux, ſous le climat le plus favorable à la penſée, au courage, à la fraternité, à toutes les vertus ! O Dieu ! nous vous adorons : vous allez montrer enfin toute la puiſſance de l'Humanité, tout le bonheur où elle peut atteindre.

François, rien n'eſt à craindre pour nous au dehors. Regardons en nous-mêmes. C'eſt de notre ſein qu'il faut bannir tous les dangers. Effaçons les lignes de ſéparation ; prévenons les renaiſſances d'Ariſtocratie : ce ſont des germes de Servitude ; c'eſt le poiſon de la liberté ; mais nous ſommes forts pour les anéantir & les empêcher de ſe reproduire jamais. Dans la ſage direction de nos forces internes, eſt la parfaite ſécurité de la liberté Françoiſe.

Des communes réunies, des Gardes Populaires, une Aſſemblée-Nationale, un Roi Citoyen ; voilà nos forces internes. Quand elles ſeront toutes arrivées à l'ordre où elles tendent d'un effort unanime, notre Liberté eſt immortelle.

La baſe de notre Conſtitution libre eſt poſée

dans toute l'étendue de la France. Ce ſont les Communes de tout le Royaume qui ſont cette vaſte & indeſtructible baſe que tous les efforts, je ne dis pas de nos ennemis, mais de l'Univers entier ne ſouleveroient pas. Elle réſiſteroit au feu de l'Enfer même; car il ne peut rien ſur l'union; il n'a de pouvoir que ſur la diſcorde. Elle feroit violence au Ciel même, car il ne peut que bénir la concorde; il verſe les bienfaits de l'Eternité ſur l'amour. Frères, ſoyez uns dans toute la France, & vous êtes éternellement libres. Ayez vos Aſſemblées fixes aux mêmes époques, compoſées d'un même nombre de Repréſentans, délibérant ſur les mêmes objets, envoyant enſemble le réſultat de vos libres volontés, aux mêmes centres dans les Provinces; que les Aſſemblées centrales reportent toutes ces volontés à la grande Aſſemblée Nationale toujours exiſtante; que là elles ſoient comptées & comparées; que les premiers dépoſitaires de votre confiance y ajoutent le complément de leur Sageſſe; que, rédigées par eux, votre approbation les conſomme: que la pluralité des volontés des Communes de la France ſoient finalement pour toutes la Loi ſuprême: qu'elle ſoit notifiée enſuite au Monarque, pour l'exécution uniforme dans tout l'Empire; & c'en eſt fait; nulle diſſenſion n'eſt à craindre; nulle

vexation, nulle ariſtocratie, nulle tyrannie, nul deſpotiſme. La ſeule Liberté régne, & régne par la Loi. Première force intime, la plus grande force qui ait jamais exiſté ſur la terre ; elle peut tout pour le bien général, & contr'elle tout eſt impoſſible.

Les Gardes Nationales ſont la ſeconde force interne contre les perturbateurs de l'ordre. Elle eſt eſſentielle cette force, mais elle doit dépendre de la première, & en dépendre par une chaîne indiſſoluble. Il ne faut point que la puiſſance Militaire faſſe un pas hors de la ligne qui lui eſt tracée par les Loix. Elle eſt gardienne, & non pas maîtreſſe; elle exécute, & ne preſcrit pas. Qui le ſait mieux que vous ; qui le répéte plus ſouvent, Héros, qui donnez l'ordre aux Troupes Citoyennes ? Vous commandez à nos Chefs, à nos Soldats; mais c'eſt la Loi qui vous commande. Un pouvoir arbitraire vous feroit horreur; vous y verriez la ruine de la Liberté, la mort de la Patrie : il perdit la Gréce; il anéantit Rome; & la ſeule vigilance de l'Angleterre à s'en garantir, conſerve, au milieu des vices de ſon Gouvernement, une grande meſure de Liberté dans ſon ſein. Braves Guerriers, nos défenſeurs, nos Concitoyens, nos Amis, nos Frères, c'eſt votre volonté, c'eſt votre bonheur de vous ſoumettre aux Loix que vous aurez faites unanime-

ment avec toute la Famille de la Patrie. Les enfreindre, ce ſeroit vous déchirer vous-mêmes. Mais cette infraction, il faut la rendre impoſſible. Ce ne ſera pas comme parmi les Inſulaires, nos voiſins, en réduiſant à un ſi petit nombre les Gardes de la Nation, qu'ils ſoient faciles à écraſer, s'ils vouloient exercer un acte de puiſſance arbitraire; cet état de foibleſſe intime dans le pouvoir coerçitif, favoriſe la licence, qui eſt encore plus funeſte à la Liberté que le Deſpotiſme. C'eſt en combinant ſi attentivement le ſervice confié à des Citoyens nombreux, qui ont une famille & un domicile dans la Cité ou dans la Province, que la voix de la Patrie retentiſſe continuellement dans leur ame, & que les Aſſemblées toujours prochaines de la Commune, puiſſent les deſtituer avec infamie, s'ils ſe permettoient la plus légère violation de la Liberté légale. Avec cette ſeule combinaiſon, nous aurons des Héros & point d'oppreſſeurs, des Chefs Militaires & point d'Ariſtocrates armés; un Commandant généreux & point d'inſolent Deſpote. Des Troupes nombreuſes, conſacrées à la Police de l'Empire, aimées, honorées par la Patrie, dont elles ſeront les gardiennes fidelles, en feront diſparoître tous les déſordres, & maintiendront entre les Citoyens & les Loix, cette parfaite harmonie qui forme le concert de la Liberté.

La troiſiéme force de la France eſt cette majeſtueuſe Aſſemblée Nationale, qui repréſente & réunit en un ſeul point toutes les volontés de l'Empire. Elle a déjà fixé ſa tenue permanente & ſon unité abſolue : ce ſont deux grands & sûrs appuis de la liberté Françoiſe. On affecte de craindre que les Députés nationaux ne ſubſtituent leurs volontés perſonnelles, & du moment, à la volonté générale & conſtante de la Nation, & ne changent en Ariſtocratie ſolemnelle la grande repréſentation dont la France les honore. Frères, cette crainte eſt vaine ; nos ennemis la fomentent, mais l'évidence la réprouve. La Légiſlation part informe des Provinces avec les Députés, elle y retourne formée avec leurs Décrets ; mais la France reſte avec ſa Souveraineté inaliénable. Il faut, qu'à la pluralité, elle réponde aux Décrets, « oui, c'eſt notre volonté », pour que le Code Légiſlatif, ait le caractère inviolable & ſacré de la volonté publique. Non ſans doute, les Mandats de nos Repréſentans ne ſont point des ordres abſolus : leur ſageſſe alors nous deviendroit inutile ; les lumières que les événemens nouveaux ajoutent aux eſprits, les ſentimens que le feu du génie développe dans les ames, ſeroient perdus pour la Patrie. Nos Députés ſont les maîtres de nous offrir, pour réſultats Légiſlatifs, tout ce que le plus grand

nombre d'entr'eux aura jugé digne de la Nation ; mais la Nation eſt là ; elle reſte ſouveraine ; c'eſt à elle à leur applaudir. La France, qui a commencé la Légiſlation en nommant ſes interprêtes, la conſomme en adoptant leurs Décrets & leur donnant le dernier ſceau de ſa volonté. Ainſi les Sages qui ſont librement élus préſidens ; chacun leur a donné ſes penſées : ils les combinent ; ils y ajoutent leur ſageſſe & leur génie ; ils prononcent les Oracles de la Légiſlature aux Citoyens : tous entendent ; tous veulent : à la pluralité, la Loi eſt faite ; en moins d'un mois, on la recueille de tout l'Empire dans l'Aſſemblée Nationale elle-même ; & c'eſt le Code de la Liberté.

Alors le Monarque, le grand Roi d'un peuple libre ſe ſaiſit, au nom de tous les François, de la Loi que s'eſt impoſée toute la France. Il la fait obſerver avec une autorité ſouveraine, à laquelle non-ſeulement rien ne réſiſte, mais rien ne peut réſiſter jamais. C'eſt la plus noble puiſſance dont il ſoit poſſible d'avoir l'idée. C'eſt celle que la Divinité même exerce dans le Ciel. Tous veulent dans les Cieux, & Dieu régit ſeul. Il eſt le centre de toutes les volontés & l'unique diſpenſateur de l'ordre. L'impuiſſance pour le mal, dans un Souverain libre, eſt le Pouvoir

Divin. La toute-puiſſance pour le bon ordre eſt l'attribut d'un Dieu.

Telles ſont nos forces, Frères & Citoyens; telle eſt la direction ſage où elles ſe portent d'elles-mêmes, pour conſommer le prodige de la Liberté Françoiſe. En les dirigeant ainſi toujours dans la ligne de la Juſtice, de la Prudence & de la Vérité, notre Conſtitution fraternelle aura toute la perfection que comporte la Nature-Humaine. Le Roi des ſiecles ne ceſſera de la bénir. Elevons vers lui nos vœux. Il nous a tout donné; implorons tout encore. Méritons, par nos hommages, la félicité que ſa bonté nous prépare. Comptons nos eſpérances, mais appuyons-les ſur les Mœurs.

SECONDE PARTIE.

La Patrie doit passer de l'état de ruine à l'état d'opulence, du tombeau de la corruption à la plénitude de la vie morale, & s'élever ainsi à toutes les prospérités; voilà nos espérances. Pour les réaliser, Frères, ce n'est pas assez d'avoir les forces de la Liberté, de les diriger avec ordre, & de les rendre invincibles par l'union. Ce n'est là que le Corps bien organisé de la Liberté Civile. Son âme immortelle est dans les Mœurs. En quoi consistent les bonnes-Mœurs en général, & sur-tout les Mœurs patriotiques? Dans le désintéressement qui donne les richesses à la Patrie, & les Vertus aux Citoyens. Que ce seul principe devienne l'esprit public, & notre bonheur est consommé. François, je suis Prêtre; je parle dans un Temple, devant un Pontife, à une Assemblée de Chrétiens, en présence de l'élite d'une Nation la plus fidelle de l'Univers à la Réligion Catholique: vous me croyez obligé de faire entendre le langage de l'Evangile. Mais tous ces motifs ne m'en imposeroient pas; si je ne voyois pas dans l'Evangile le Code parfait de la Vertu, & l'unique moyen de bonheur pour mes Concitoyens, je l'abjurerois à la face de la Nation; & les bûchers du Fanatisme ne me

forceroient pas de faire mentir le Ciel pour tromper la Patrie. Evangile ! Evangile ! C'eſt librement que je t'adore ; & c'eſt en Citoyen, que je proclame tes maximes, comme ſeules propres à créer les mœurs & immortaliſer la proſpérité de la France avec ſa Liberté !

Le Deſpotiſme ne connoît point de Morale. La Religion la plus fraternelle n'eſt dans ſes mains qu'une arme ſacrée, ou plutôt ſacrilége, avec laquelle il briſe le reſſort des nobles ames, & immole les libres vertus. Les Ariſtocrates ont juſqu'à préſent plié le Ciel à l'impoſture, pour faire révérer la Tyrannie. Ils ont entouré de la Majeſté Divine l'atrocité des Gouvernemens, & conſacré au nom de Jéſus-Chriſt, les richeſſes corruptrices que Jéſus-Chriſt a flétries de tous ſes anathêmes, comme l'infection de la Société. Cette abjuration des richeſſes, le Genre-Humain ne l'a pas encore compriſe. Elle eſt cependant tout le ſecret des mœurs, toute la ſcience de la vertu, toute la perfection de la liberté publique, tout le fondement de la proſpérité des Empires. Lacédémone ſous Lycurgue, & Rome devenue libre après Tarquin, eurent un moment l'idée imparfaite de ce déſintéreſſement parfait. Les richeſſes appartenoient à la commune Patrie, & les vertus généreuſes à tous les Citoyens. Ce déſintéreſſement dura peu ; il n'avoit pas ſa racine dans le Ciel,

& l'intérêt perſonnel, qui a ſa racine dans le cœur humain, étouffa bientôt les vertus factices que produit l'enthouſiaſme, & qui s'anéantiſſent avec lui. Malheur aux Riches; voilà toute la morale de la liberté, toute la morale du bonheur. Il faut que la Religion & le Gouvernement, le Ciel & la Terre la faſſent entendre à toutes les conſciences, & que toutes les conſciences, émues à-la-fois par ces deux voix puiſſantes, repouſſent, avec les forces réunies des deux patries de l'homme, l'intérêt propre, que la nature corrompue reproduit ſans ceſſe pour le malheur de l'Humanité & le déſeſpoir de la Société.

Appliquons attentivement cette Morale à la France. Frères, ce ſeroit ſans doute une incroyable nouveauté dans l'univers, qu'un grand Royaume, regorgeant de richeſſes, ſans avoir aucuns Citoyens opulens & aucuns malheureux; qu'un Etat immenſe, où, après une longue corruption, qui avoit tout infecté de vices, s'établiroit ſoudain une perfection céleſte, qui embelliroit tout de vertus. Mais c'eſt le moment du renouvellement de toutes choſes. Nous ſommes à l'inſtant des prodiges heureux. On n'avoit pas encore vu un vaſte Empire libre; on le voit. Qui n'auroit pas traité de chimère la liberté des François acquiſe en un jour? En une heure nous l'avons réaliſée. Si le plus eſclave des peuples eſt

devenu ſubitement le plus libre des Peuples ; la plus corrompue des Nations peut devenir promptement la plus vertueuſe des Nations. Uniſſons l'évangile à la Liberté ; notre proſpérité ſe conſomme. Il le faut, Citoyens ; il le faut : ſans quoi rien ne ſubſiſte ; rien ne ſe répare ; nos eſpérances périſſent ; nous tombons de la hauteur de la Liberté dans les horreurs de l'Anarchie & dans les anéantiſſemens de la misère.

Ecoutez, Frères, écoutez les merveilles de la Providence, & connoiſſez l'étendue du bonheur qu'elle vous aſſure par la force des deſtinées dont elle eſt l'arbitre ſuprême. Il faut payer la dette Nationale : vous le voulez ; l'honneur le commande, la néceſſité même de votre exiſtence vous y oblige : une banqueroute infâme, non ſeulement déshonoreroit étetnellement, mais anéantiroit à jamais la France. Cependant, elle eſt immenſe cette dette ; pour l'éteindre & ſubvenir aux grands frais qu'exige un auſſi vaſte Etat, il faut qu'il trouve à l'inſtant de prodigieuſes richeſſes ! Où les trouvera-t-il ? Dans des impôts ſur les pauvres ? On n'extrait point d'or de l'indigence ; & ce n'eſt pas avec des lambeaux qu'on peut revêtir la Patrie. Cette fureur exécrable de torturer les malheureux pour leur faire donner ce qu'ils n'ont pas, appartient au

Deſpotiſme, & finit par l'immoler lui même. La tyrannie, au terme affreux de ſes moyens, trouve la Liberté qui l'égorge. Ce ſont donc les riches qui doivent remplir le Tréſor National ; ce ſont eux qui ont tout ; ce ſont leurs revenus énormes qni doivent paſſer de leurs mains impures & ſouillées, dans les mains pures & ſacrées de la Patrie. Il ne faut point pour cela envahir leurs Domaines, & violer leurs propriétés. Les propriétés ! Ah ! ce ſont eux qui voudroient les engloutir toutes, & qui en raviroient ſur l'Autel, non point pour les tourner au profit de la Choſe Publique, mais au leur, & obliger enſuite le pauvre à payer encore, des deniers de ſon pain, un culte indigent s'il veut en avoir un ; car, pour le riche, il n'en a pas beſoin, il n'a que faire d'un Dieu ; il ne lui faut que des crimes. *Væ vobis divitibus !* Au nom de Jéſus, Dieu de la Patrie, prenez-y garde, frères, tous les mauvais riches ſont des Ariſtocrates ; tous, c'eſt à-dire, tous ceux qui ont l'eſprit de richeſſe, au lieu de l'eſprit de pauvreté, qui caractériſe le Chrétien & le Citoyen : *Beati pauperes ſpiritu !* texte ſublime, qu'on dénature & qu'on applique à contre-ſens, comme ſi les riches préſidoient eux-mêmes à l'interprétation de l'Evangile. Ceux qui ont l'eſprit de pauvreté ſont en cela des eſprits ſublimes, & ceux qui ont l'eſprit de richeſſe, ſont des inſenſés, *Beati pauperes ſpiritu !*

Pour réparer le déſordre effroyable des grandes richeſſes particulières, établir l'ordre eſſentiel de la richeſſe publique, payer la Dette Nationale; ſubvenir aux néceſſités du Peuple, & former le tréſor de la Patrie, il faut aſſeoir les ſubſides ſelon des proportions toujours croiſſantes, doubles, triples & même décuples, en raiſon des fortunes. Celui qui n'a pas le néceſſaire, ne doit rien au Gouvernement; il doit en recevoir les moyens de l'exiſtence: celui qui atteint à peine à l'étroite médiocrité, n'a que l'obole de la veuve à offrir à l'Etat; ces oboles multipliées par le nombre immenſe des Citoyens de cette claſſe, formeront un vaſte tribut: l'honnête aiſance fournira beaucoup, & de grand cœur: l'opulence comblera la meſure, la ſurpaſſera, la fera refluer ſurabondamment pour la proſpérité générale de l'Empire; mais il faudra pour elle toute l'autorité de la Loi, *menſuram bonam, & confertam, & coagitatam & ſuperfluentem dabunt in ſinum veſtrum.* Cette régle unique réaliſe toutes nos eſpérances; avec elle ſeule nous aurons la liquidation de l'Etat; les proportions civiles, la fraternité pleine, le patriotiſme général; les mœurs, enfin, les mœurs parfaites qui font & aſſurent l'univerſelle félicité de la Mère-Patrie. Les Aſſemblées de Paroiſſe, de Diſtricts, de Province, ont la connoiſſance des fortunes; ils aſſeoiront l'Impôt patrio-

tique avec une infaillible équité. Législateurs, fixez la Loi des contributions progressives, & que la dispensation en appartienne aux Citoyens réunis dans les mille centres de l'Empire ; l'Etat est aussi-tôt libre dans tous les sens, heureux à jamais, & n'aura plus aucun des vices de la grande richesse privée qui les produit tous. Vous aurez toujours des Pauvres ; mais ils auront du travail & du pain : la Patrie, immensément opulente, leur en fournira. Vous aurez toujours des Riches ; mais ils auront de la modestie & des vertus : la Patrie, dispensatrice de l'estime méritée, en échange de la vanité sacrifiée, en aura fait des Citoyens. Vous voyez à l'instant toutes les corruptions disparoître, plus d'orgueil oppresseur, plus d'envie dévorante, plus de séduction au prix de l'or ; des richesses modestes, des indigences secourues, des émulations créées ; la bienfaisance, la fraternité, la charité, la Patrie ; c'est-à-dire, la liberté, la félicité, la prospérité publique, les mœurs.

On se récrie : « Quoi, des émulations produites par le désintéressement ! & il les détruit toutes. C'est en cela que l'Evangile s'écarte du but de la Société, en substituant l'abnégation de soi-même, à l'intérêt-propre ; & l'amour de la pauvreté, qui accumule des trésors de vertus pour le Ciel, à l'amour de la richesse, qui amasse des trésors de fortune pour la terre ». Stu-

pides humains ! l'expérience de tous les siécles ne vous a pas encore détrompés, & vous ne voulez pas voir que le moment est venu de dissiper cette longue erreur ? Non, ce ne sont pas des trésors de fortune, mais des trésors de vices; &, si ces deux termes peuvent s'unir, des trésors de misère, que produit la fureur des grandes jouissances de la richesse. Cet effet est infaillible, évident, ses preuves remplissent les Annales des Nations ; & les calamités de la France, portées à leur comble, en sont la démonstration la plus cruelle. Le désintéressement du Chrétien & du Citoyen a, par l'éternelle raison des contraires, l'effet opposé : il éleve les ames, les porte, par l'obligation d'être utiles, selon la mesure de ses forces & de son industrie, aux entreprises généreuses; place leur intérêt propre dans l'intérêt commun, & leur bonheur particulier dans le bonheur de tous. L'abnégation de soi-même ! La connoissent-ils dans les vues de l'Evangile, ceux qui la calomnient dans l'aveuglement des passions ? L'homme vertueux se renonce soi-même en tout ce qui nuit au bien général, en tout ce qui offense le bonheur d'autrui : ce renoncement est tout l'Evangile ; & il est manifestement toute la Vertu. Il ne détruit point l'amour de soi ; il l'ordonne plutôt ; il le met dans une pleine harmonie avec l'amour des frères. Le Chrétien

qui aime tous les hommes comme soi-même ; ne nuit à aucun, & sert au bien universel. C'est avec ses Concitoyens que sont ses plus prochains rapports ; c'est avec eux qu'il se compose dans ce grand ordre de l'amour fraternel. Son zèle est pour la patrie ; il y trouve son bonheur : il paye la dette de son travail à la Société ; il en reçoit le salaire légitime : il exerce pour elle son industrie ; il y trouve sa douce aisance : il développe, pour la prospérité de l'Etat, de grands talens ; il recueille une grande estime ; il se rend utile à ses Concitoyens dans les professions essentielles & les emplois nécessaires ; il s'assure, pour son utilité propre, des richesses pures, des propriétés sacrées, des félicités ineffables, produit infaillible du patriotisme actif & des généreuses vertus. Jesus-Christ, Dieu du cœur humain ! Vous seul pouviez réveler ce grand secret du bonheur. C'est en s'oubliant soi-même que l'homme se retrouve heureux ; c'est en travaillant pour ses Frères qu'il s'enrichit : c'est en aimant les autres qu'il s'aime ; c'est en vivant pour eux qu'il vit dans les délices, c'est en se dévouant pour la Patrie, qu'il obtient l'immortalité !

O François, Nation la plus douce & la plus aimante ! vous êtes disposés par la Providence & la Nature, à être la plus Chrétienne & la plus

heureuſe. Le déſintéreſſement en faveur de la Patrie va vous relever à l'Evangile, vous en donner les mœurs, vous inſtituer le Peuple le plus vertueux de l'Univers, & appliquer, par les mains éternellement jointes de la Religion & de la Patrie, la vraie ſanction, la ſanction de la vertu à la liberté Françoiſe.

Freres & Citoyens, jurons donc, jurons dans le premier Temple de l'Empire, ſous ces voûtes auguſtes, ſous ce vaſte dais d'étendards conſacrés par la Religion à la Libérté, & qui couvrent nos têtes de leur inviolable & ſolemnel ombrage ; jurons ſur les armes bénies de nos Guerriers ; jurons par le Génie de notre Chef, par le Génie de notre Héros, par ces deux grandes âmes, par toutes celles des Citoyens déjà inaugurés à la Religion du ſerment qui les dévoue pour leurs freres ; jurons par nos familles, par nos amis, par nous-mêmes : appellons ſur nous tous les malheurs, ſi nous devenons jamais infideles aux intérêts de nos Compatriotes. Jurons ſur l'Autel d'un Dieu victime des riches & de leurs Eſclaves, victime de la Liberté de la parole & du zele du bien Public, victime de la Vérité & de l'Humanité, victime de la Patrie & du Genre-Humain ; jurons.... & quoi, Freres & Citoyens ? JURONS, QUE NOUS SERONS LIBRES par notre énergie ; que, pour l'être, nous unirons toutes nos forces, &

que, par la concorde & l'union, nous ſerons la plus invincible & la plus fraternelle Nation de l'Univers : JURONS QUE NOUS SERONS HEUREUX par notre Liberté, que, pour l'être, nous aurons des mœurs, en proſcrivant, par les loix & plus encore par la conſcience publique, l'intérêt perſonnel, qui étouffe le Patriotiſme, les grandes richeſſes privées qui produiſent tous les déſordres. Jurons la Liberté : jurons la Vertu ; & Dieu, notre Dieu, le Dieu de l'Evangile & de la Patrie nous jure le bonheur & l'immortalité. Ainſi ſoit-il.

M. DCC. LXXXIX.